

Au-delà des monts enneigés

Mutité des cimes. Messages des sommets. Apprentissage progressif des altitudes. Ascendre pas à pas tous les chemins des souffles. Apprendre pas à pas tous les souffles des mots. Adapter son souffle et ses pas aux pentes des montagnes. Accorder son souffle et ses mots aux versants des poèmes. Affrontement, confrontation inexorables quand on a choisi comme l'a fait Marie-José, de traduire Milarépa et quand a choisi parallèlement dans sa vie les voies de l'exigence et de l'élévation.

Au retour d'un de ses nombreux voyages au Ladakh et au Tibet, je me souviens lui avoir demandé non pas : « Qu'as-tu vu là-bas ? », mais : « Qu'as-tu vu là-haut ? » J'ai toujours apprécié la ferveur et l'humilité avec lesquelles elle parlait des hauteurs de sa vie. Pas des hauteurs à mesurer ou à gravir mais des hauteurs à mériter. Car les montagnes, en tout cas certaines montagnes, se méritent, comme se méritent aussi les mots pour en parler. Traduire et côtoyer Milarépa, comme le fit Marie-José des années durant, amène dès ce bas-monde à fréquenter les cimes. Pour un pèlerinage non vers quelque relique à vénérer mais vers un souffle, un chant - peut-être un rire - à surprendre, reconnaître en l'immensité vide. Être et demeurer sans cesse à la hauteur de Milarépa : ce n'est pas de ma part simple éloge, l'aveu d'une dévotion réelle pour tout le travail accompli mais bien plus que cela.

Dans ces cas, si peu fréquents, de rencontre, voire d'identification poétiques, une question se pose : jusqu'où la traduction d'un poète comme Milarépa peut-elle entraîner son ombre traduisante quand cette ombre ne se contente pas de mettre ses mots dans les siens mais ses propres pas dans ceux du poète des cimes ? Jusqu'où va l'attirance, l'attraction, jusqu'où va l'intrusion de l'autre quand celui qu'on traduit vous occupe et vous envahit ? Il n'y a plus d'innocence ou de recul possible mais, ajoutées à la magie des chants, la splendeur des images, toute l'intensité vécue des paysages dans la violence des éléments, la rudesse consentie des ascèses avec pour estuaire les rêves et rives de l'éveil. On ne saurait sortir indemne de ces montagnes et des mots qui les disent et traduire revient à s'impliquer, se hausser tout entier jusqu'à la perfection des cimes.

Impossible, alors, pour moi de penser à Marie-José sans qu'une image précise me revienne à l'esprit - une image totalement imaginée, suscitée par une de ses photos lors de son voyage au Ladakh : l'image d'un monastère délabré, minuscule mais toujours habité, édifié à flanc de montagne et dominant une plaine immense et grise où campent des nomades. Le soir va tomber, la brume s'est levée, la porte est close. Je me surprends à murmurer : il faut que j'y arrive avant la nuit ! Combien de fois n'ai-je pas parcouru ce chemin en imagination pour me heurter, tandis que le vent souffle, à une porte close où je frappe, je frappe éperdument....

À cet instant, de mon récit, je regarde Marie-José et je surprends sur son visage un grand sourire, ni esquissé ni étouffé, un sourire amusé, plein de compréhension. Un sourire que je garde, que je garderai en mémoire. Un sourire comme celui qu'on lit sur le visage de l'ange de Reims, les lèvres des Corè grecques ou celles du Bouddha, un sourire qui est l'entrebâillement inattendu, à l'orée d'un autre temps. Le sourire est le seuil de la sérénité. Le sésame des portes du silence. C'est ce sourire-là qui revient sans cesse en mémoire quand je pense à Marie-José. Ce qui demeure à jamais quand tout le reste est effacé.

Jacques Lacarrière

Marie-José Lamothe sur les chemins du Tibet

Femme de lumière

Revue *Question de*

Albin Michel, 1999